

FICHE PÉDAGOGIQUE

La Minoterie - Création jeune public et éducation artistique

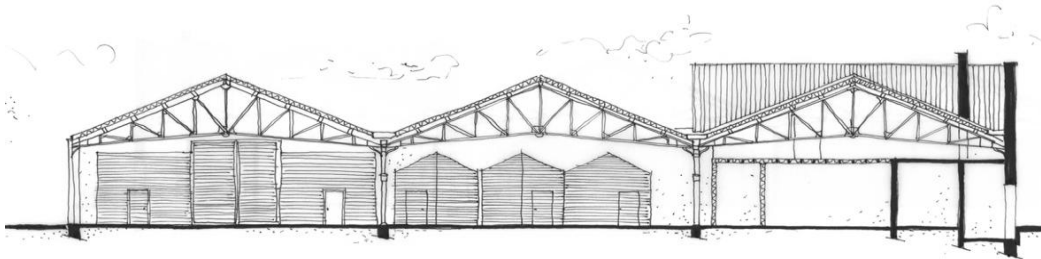
75 avenue J. Jaurès

21000 Dijon

Tél : 03 80 48 03 22

mail : accueil.laminoterie@gmail.com

site : www.laminoterie-jeunepublic.com



LA MINOTERIE
création jeune public et éducation artistique



réalisée par Cécile Duborgel, Service éducatif
Cecile.Duborgel@ac-dijon.fr

GROS CALIN

de Emile Ajar

PETIT GLOSSAIRE POUR GRANDES QUESTIONS

L'ANGOISSE, LA LUCIDITE

Cousin est un homme angoissé, perdu dans une grande ville. Il souffre de solitude, et de ne pas se « sentir » suffisamment lui-même – la vraie solitude engendrant ce « *sentiment de ne pas être vraiment là* ». Aurait-on besoin des autres pour **exister** soi-même?

Etre privé de lien (affectif), c'est ne pas être justifié, ne compter pour personne, flotter dans un monde sans appui. La solitude fait éprouver plus intensément l'**absurdité** de l'existence, qui est l'autre nom de l'angoisse. « *C'était l'angoisse. Je me sentais complètement libre sans aucun lien de soutien avec personne, une liberté sans dépendance aucune et avec personne à l'appui* ». Mais la solitude ne saurait à elle seule expliquer ou rendre compte de l'angoisse, l'**angoisse** étant toujours au fond d'autant plus « *terrible* » qu'elle est « *sans raison* ». Cousin n'est donc pas seulement angoissé *parce qu'il est seul* : il est seul *et* il est angoissé. Tout ce qu'il dit ou entreprend témoigne de cette angoisse fondamentale, en est l'aveu. Il lutte à chaque instant contre le vertige du vide, et cherche par tous les moyens à se rassurer, à s'arrimer – en s'attachant à une personne, à un animal, à son intérieur : « *Chaque chose, chaque objet, meubles, cendrier, pipe, est un ami durable (...) Je peux compter dessus à coup sûr. C'est une angoisse en moins.* ».

Mais l'angoisse ne saurait disparaître complètement ni définitivement, puisqu'elle est l'expression sensible d'une certaine **lucidité**: « *La vie est une affaire sérieuse, à cause de sa futilité.* » ; « *Chacun de nous est entouré de millions de gens, c'est la solitude.* » – sous le paradoxe des constats terribles sont faits, jusqu'à ce que soit clairement affirmé que « *La peur abjecte et l'horreur sont des états de parfaite lucidité* »...

ATTENDRE OU REVER « LA FIN DE L'IMPOSSIBLE »

Pour lutter contre l'angoisse et pour tromper sa solitude, Cousin s'occupe de Gros Câlin, l'adopte, s'attache à lui, l'étreint – rêvant à travers cet **amour inédit** d'une « *fin de l'impossible, avec fraternité entre les règnes* ». Le python est habituellement considéré comme froid et répugnant : il est ici caressant et objet d'affection. Le monde dans lequel aimerait vivre Cousin apparaît ainsi comme une **utopie** : Cousin attend d'ailleurs que Gros Câlin lui « *parle d'une voix humaine* », il avoue donc clairement attendre « *la fin de l'impossible* ». Mais l'**impossible** c'est encore: ne plus souffrir de solitude ; avoir quelqu'un à aimer et être comblé par l'amour (« *Je ne sais quelle forme prendra la fin de l'impossible, mais je vous assure que dans notre état actuel avec ordre des choses, ça manque de caresses* ») ; que disparaisse le conformisme ; trouver sa place ; que règne l'empathie.

LE PYTHON COMME SYMBOLE

Gros Câlin est donc à la fois un serpent, et une abstraction. Il représente habituellement la froideur, mais ici il incarne ce qui sauve, **l'étreinte rassurante**, la présence enveloppante : ce python en effet « *fait merveille* » pour qui « *a besoin d'étreinte pour être comblé dans ses lacunes* ». Bien plus qu'un simple animal, il est donc ici « *une prise de conscience* » : de notre **besoin d'amour** – lequel est universel, et intemporel. Notre existence toute entière est besoin d'amour (« *être sous-entend et signifie être aimé* »), et simultanément manque d'amour. Pour tâcher de combler ce manque, Cousin vit avec son python, et fantasme un amour intense avec Mlle Dreyfus.

Cousin par ailleurs **s'identifie** à ce python, dont l'enroulement sur lui-même lui semble témoigner qu'il est comme lui rongé par la **peur**, et qu'il essaie « *de disparaître à l'intérieur, se refouler, se cacher* ». Persuadé que « *les pythons rêvent de quelqu'un à aimer* », Cousin se reconnaît absolument en Gros Câlin. Son mode de déplacement lui-même est à l'image de sa pensée qui, « **circulaire** », « *fait des ronds, des anneaux* » – rendant ainsi possible la parfaite adéquation entre la **forme** et le **fond** à laquelle tout écrivain aspire (la première règle « *d'une démarche intellectuelle saine* » rappelle d'ailleurs Cousin est de « *coller à son sujet* »). Le rapport d'identification entre le python / la pensée et la **langue** est d'ailleurs clairement indiqué : Gros Câlin « *n'est pas à proprement parler un invertébré, mais un informulé* ». Ce dont il s'agit au fond (comme toujours en littérature), c'est donc bien ici de trouver les bons mots, les mots justes, ceux qui n'enferment pas mais au contraire libèrent, c'est-à-dire de trouver ou plutôt d'inventer son **style**.

Cousin explique : « *J'emploie souvent des expressions dont j'ignore prudemment le sens parce que là, au moins, il y a de l'espoir. Quand on ne comprend pas, il y a peut-être possibilité. C'est philosophique, chez moi* ». Là où tout semble clair et où tout est clairement formulé, à l'inverse, se trouverait donc un monde d'évidences, étroit et conformiste, ce monde dans lequel « *beaucoup de gens se sentent mal dans leur peau parce que ce n'est pas la leur* » ?

TROUVER SA PLACE

Mal à l'aise dans le monde, seul et en manque d'amour, Cousin fait le choix du python, un choix **socialement incorrect** qui peut être vu comme une **revendication** : « *Je ne veux pas être ajusté à l'environnement, je veux que l'environnement soit ajusté à nous* ». Cousin voudrait vivre dans un monde à sa convenance, il voudrait aimer et être aimé – mais sans pour autant disparaître derrière les normes en vigueur.

Quant à Gros Câlin, au fond, c'est aussi en un sens Cousin lui-même, puisque c'est bien de la fin de l'impossible dont il s'agit dans cette histoire. La **disparition des limites** entre les êtres et les règnes, c'est par exemple Cousin qui imagine « *J'entendrais comme chaque soir le bruit de la clé dans la serrure, et Gros-Câlin entrerait avec les journaux sous le bras et le filet à provisions* ».

Gros-Câlin et/ou Cousin, c'est encore chacun d'entre nous, tant il est vrai que chacun à sa manière s'efforce de trouver sa « **place** » dans le monde, auprès de tous ces autres qui sont si différents et dont pourtant nous avons tant besoin. Pour se rapprocher d'eux, Cousin adopte une « **méthode sympathique** », par laquelle on parvient à « *se mettre à la place d'un autre* ». Puisqu'on ne peut « *évidemment pas se mettre à sa propre place, parce qu'on y est déjà* » et qu'on « *se heurte aussitôt à l'angoisse* », le remède à la solitude, au manque affectif, et à l'incompréhension entre les autres et soi – ça pourrait être en effet ceci : aller à la rencontre de l'autre « **dans un but de bienveillance** », et se considérer vraiment comme faisant partie d'un Tout, avec porosité à tous niveaux. Dans une telle perspective l'impossible n'aurait tout simplement plus de place : « *A la sortie du métro, le ticket ne me jeta pas et me garda à la main avec sympathie* ».